

Théâtre

La Renaissance a rejeté les genres du Moyen Âge. D'une part les autorités cherchaient à mieux contrôler les divertissements populaires, telles les sotties, d'autre part l'Église catholique, inquiétée par la montée du protestantisme, préfère empêcher la mise en scène publique des drames religieux. Les mystères seront officiellement interdits en 1548.

La nouvelle esthétique dramatique veut renouer avec l'antiquité, tant sur le plan des genres (tragédie, comédie) que dans la forme. à côté de l'antiquité, l'influence majeure sera italienne.

Étienne Jodelle (1532?-1573)

Cléopâtre captive (1553)

Jodelle est le seul, parmi les poètes de la Pléiade, qui a réussi à s'imposer comme auteur dramatique. Sa première pièce, la comédie *Eugène*, a été jouée en 1552 au collège de Boncourt. Un an plus tard, il remporte un grand succès avec sa tragédie *Cléopâtre captive*, présentée d'abord devant le roi dans la cour de l'hôtel de Reims, lors d'une fête donnée par Charles de Guise, archevêque de Reims, en l'honneur de Henri II. Ce précoce succès officiel est suivi par l'estime des poètes humanistes. *Cléopâtre captive* sera rejouée la même année au collège de Boncourt en présence et avec la participation de « *l'eslite des beaux esprits d'alors* », comme dit Claude Garnier, annotateur de Ronsard. Jodelle, Belleau, Ronsard, Muret, Antoine de Baïf, Claude Collet, etc. tentent de faire revivre la tragédie antique dans l'ambiance qu'ils imaginent avoir été celle des fêtes des *dionysia megala* d'Athènes. Après la représentation de la tragédie, Antoine de Baïf récite, en guise de drame satyrique, des dithyrambes. On eut l'idée de présenter au nouveau « Sophocle » un bouc couronné de fleurs (en grec ancien, *tragos* veut dire *bouc*). Les jeunes érudits eurent à se défendre par la suite contre les accusations de paganisme (en particulier de la part des huguenots) et Ronsard fut attaqué d'avoir fait le sacrifice du bouc. L'événement est non seulement la preuve du climat de fête dans lequel les jeunes se plaisaient à cultiver « leur antiquité », mais aussi de celui de l'intolérance et du danger qui pesait sur les esprits libres. La forme de la tragédie cherche à imiter le modèle grec par la variété métrique, par l'introduction du chœur. Mais Jodelle ne sait pas encore construire l'intrigue, ni saisir ce qui constitue « le tragique ». *Cléopâtre* est en effet plutôt élégiaque. Le chantage d'Octavien qui veut obtenir la soumission de la reine d'Égypte contre la vie sauve de son fils s'insère dans une lignée thématique qui ira de Jodelle à Mairet (*Sophonisbe*) et à Racine (*Andromaque*) et où s'entrecroisent et s'opposent l'amour, l'amour maternel et le pouvoir. La versification de Jodelle respecte la variété métrique des tragédies antiques. Le poète fait alterner, en fonction des personnages ou du caractère de l'action, l'alexandrin, le décasyllabe, l'hexasyllabe.

Prologue

Puis que la terre (ô Roy, des Rois la crainte),
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,
De la grandeur de ton saint nom s'estonne,
Qu'elle a gravé dans sa double colonne ;
Puis que la mer, qui te fait son Neptune,
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,
Et que le ciel riant à ta victoire
Se voit mirer au parfait de ta gloire,
Pourroyent vers toi les Muses telles estre,
De n'adorer et leur pere et leur maistre ?
Pourroyent les tiens nous celer tes loüanges,
Qu'on oit tonner par les peuples estranges ?
Nul ne sçaurait tellement envers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son Roy.
Les bons esprits que ton père forma,
Qui les neuf Soeurs en France ranima,
Du pere et fils se pourroient ils bien taire,
Quand à tous deux telle chose a peu plaire,
Lors que le temps nous aura présenté
Ce qui sera digne d'estre chanté
D'un si grand Prince, ains d'un Dieu dont la place
Se voit au Ciel ja monstrier son espace ?
Et si ce temps qui toute chose enfante,
Nous eust offert ta gloire triomphante,
Pour assez tost de nous estre chantée
Et maintenant à tes yeux présentée,
Tu n'orrais point de nos bouches sinon
Du grand HENRY le triomphe et le nom,
Mais pour autant que ta gloire entendue
En peu de temps ne peut estre rendue,
Que dis-je en peu ? mais en cent mille années
Ne seroyent pas tes louanges bornées,
Nous t'apportons (ô bien petit hommage)
Ce bien peu d'oeuvre ouvré de ton langage,
Mais tel pourtant que ce langage tien

N'avoit jamais dérobbé ce grand bien
 Des auteurs vieux : c'est une Tragedie,
 Qui d'une voix et plaintive et hardie
 Te presente un Romain, Marc-Antoine,
 Et Cleopatre, Egyptienne Roine :
 Laquelle apres qu'Antoine son ami
 Estant desja vaincu par l'ennemi,
 Se fust tué, ja se sentant captive,
 Et qu'on vouloit la porter toute vive
 En triomphe avecques ses deux femmes,
 S'occit. Ici les desirs et les flammes
 Des deux amans ; d'Octavian aussi
 L'orgueil, l'audace et le journal souci
 De son trophée emprains tu sonderas,
 Et plus qu'à luy le tien egaleras :
 Veu qu'il faudra que ses successeurs mesmes
 Cedent pour toy aux volontez supremes,
 Qui ja le monde à ta couronne voüent,
 Et le commis de tous les Dieux t'avoüent.
 Recoy donc, SIRE, et d'un visage humain
 Prends ce devoir de ceux qui sous ta main
 Tant les esprits que les corps entretiennent,
 Et devant toy agenouiller se viennent,
 En attendant que mieux nous te chantions,
 Et qu'à tes yeux saintement presentations
 Ce que ja chante à toy, le fils des Dieux,
 La terre toute, et la mer, et les Cieux.

Acte I

L'OMBRE D'ANTOINE

Dans le val tenebreux, ou les nuicts eternelles,
 Font eternelle peine aux ombres criminelles,
 Cedant à mon destin, je suis volé n'aguere,
 Ja ja fait compaignon de la troupe legere,
 Moy (dy-je), Marc Antoine, horreur de la Grand'Romme,
 Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.

Car un ardent amour, bourreau de mes mouëlles,
Me devorant sans fin sous ses flammes cruelles,
Avait esté commis par quelque destinee
Des Dieux jaloux de moy, à fin que terminee
Fust en peine et malheur ma pitoyable vie,
D'heur, de joye et de biens paravant assouvie.
O moy deslors chetif, que mon oeil trop folastre
S'égara dans les yeux de ceste Cleopatre !
Depuis ce seul moment je sentis bien ma playe
Descendre par l'oeil traistre en l'ame encore gaye,
Ne songeant point alors quelle poison extreme
J'avois ce jour receu au plus creux de moymesme :
Mais, hélas ! en mon dam, las ! en mon dam et perte
Ceste playe cachee en fin fut decouverte,
Me rendant odieux, foulant ma renommee
D'avoir enragément ma Cleopatre aimée ;
Et forcené après comme si cent furies
Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
Embrouillans mon cerveau, empestrans mes entrailles,
M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles :
Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
Mes tourmens journaliers, ainsi qu'on vois repaistre
Sur le Caucase froid la poitrine empietee,
Et sans fin renaissante, à son vieil Promethee.
Car combien qu'elle fust Royne et race royale,
Comme tout aveuglé sous cette ardeur fatale,
Je luy fis les presens qui chacun estonnerent,
Et qui ja contre moy ma Romme eguillonnerent :
Mesme le fier Cesar, ne taschant qu'à deffaire
Celyu qui à Cesar compagnon ne peult plaire,
S'embrassant pour un crime indigne d'un Antoine,
Qui tramoit le malheur encouru pour ma Roine,
Et qui encor au val des durables tenebres
Me va renouvelant mille plaintes funebres,
Eschauffant les serpens des soeurs echevelees,
Qui ont au plus chetif mes peines egalees :

C'est que ja ja charmé, enseveli des flames,
 Ma femme Octavienne, honneur des autres Dames,
 Et mes mollets enfans je vins chasser arriere,
 Nourrissant en mon sein ma serpente meurtriere,
 Qui m'entortillonnant, trompant l'ame ravie,
 Versa dans ma poitrine un venin de ma vie,
 Me transformant ainsi sous ses poisons infuses,
 Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
 Or pour punir ce crime horriblement infame
 D'avoir banni les miens, et rejezté ma femme,
 Les Dieux ont à mon chef la vengeance avancee,
 Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancee,
 Dans la sainte equité, bien qu'elle soit tardive,
 Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisive,
 Ainsi dessus les humains d'heure en heure regarde,
 Et d'une main de fer son trait enflammé darde.
 Car tost apres Cesar jure contre ma teste,
 Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.
 Me voila ja croyant ma Roine, ains ma ruine,
 Me voila bataillant en la plaine marine,
 Lors que plus fort j'estois sur la solide terre,
 Me voila ja fuyant oublieux de la guerre,
 Pour suivre Cleopatre, en faisant l'heur des armes
 Ceder à ce malheur des amoureux alarmes.
 Me voila dans sa ville ou j'yvrongne et putace,
 Me paissant des plaisirs, pendant que Cesar trace
 Son chemin devers nous, pendant qu'il a l'armee
 Que sus terre j'avois, d'une gueule affamee,
 Ainsi que le Lyon vagabond à la queste,
 Me voulant devorer, et pendant qu'il s'appreste
 Son camp devant la ville, où bientost il refuse
 De me faire un parti, tant que malheureux j'use
 Du malheureux remede, et poussant mon espee
 Au travers des boyaux en mon sang l'ay trempee,
 Me donnant guarison par l'outrageuse playe.
 Mais avant que mourir, avant que du tout j'aye

Sangloté mes esprits, las, las ! quel si dur homme
Eust peu voir sans pleurer un tel honneur de Romme,
Un tel dominateur, un Empereur Antoine,
Que ja frappé à mort sa miserable Roine,
De deux femmes aidee, angoisseusement palle
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale !
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
Couper sur moi son poil, se deschirer et battre,
Et moi la consoler avecques ma parole,
Ma pauvre ame soufflant qui tout soudain s'en vole,
Pour aux sombres enfers endurer plus de rage
Que celui qui a soif au milieu du breuvage,
Ou que celui qui roüe une peine eternelle,
Ou que les palles Soeurs, dont la dextre cruelle
Egorgea les maris, ou que celui qui vire
Sa pierre, sans porter son faix où il aspire.
Encore en mon tourment tout seul je ne puis estre :
Avant que ce Soleil qui vient ore de naistre,
Ayant tracé son jour chez sa tante se plonge,
Cleopatre mourra : je me suis ore en songe
A ses yeux presenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon sepuchre et apres se deffaire,
Plutost qu'estre dans Romme en triomphe portee,
L'ayant par le desir de la mort confortee,
L'appellant avec moi, qui ja ja la demande
Pour venir endurer en nostre palle bande,
Or se faisant compagne en ma peine et tristesse,
Qui s'est faite long temps compagne en ma liesse.

CLEOPATRE, ERAS, CHARMIUM

CLEOPATRE

Que gaignez-vous, hélas ! en la parole vaine ?

ERAS

Que gaignez-vous, hélas ! de vous estre inhumaine ?

CLEOPATRE

Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses ?

CHARMIUM

Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuses ?

CLEOPATRE

Qu'est-ce qui adviendrait plus horrible à la veuë ?

ERAS

Qu'est-ce qui pourroit voir une tant depourveuë ?

CLEOPATRE

Permettez mes sanglots mesme aux fiers Dieux se prendre.

CHARMIUM

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

CLEOPATRE

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

ERAS

Il ne faut point mourir avant sa vie esteinte.

CLEOPATRE

Antoine ja m'appelle, Antoine il me faut suivre.

CHARMIUM

Antoine ne veut pas que vous viviez sans vivre.

CLEOPATRE

O vision estrange ! ô pitoyable songe !

ERAS

O pitoyable Roine, ô quel tourment te ronge ?

CLEOPATRE

O Dieux ! à quel malheur m'avez-vous allechee ?

CHARMIUM

O Dieux ! ne sera point votre plainte estanchee ?

CLEOPATRE

Mais (ô Dieux) à quel bien, si ce jour je devie !

ERAS

Mais ne plaignez donc point et suivez vostre envie.

CLEOPATRE

Ha ! pourrais-je donc bien, moy la plus malheureuse
Que puisse regarder la voûte radieuse,
Pourrais-je bien tenir la bride à mes complaints,
Quand sans fin mon malheur redouble ses atteintes,
Quand je remasche en moy que je suis la meurtriere,
Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere
Faisoit croûler la terre ? Ha ! Dieux, pourrais-je traire
Hors de mon coeur le tort qu'alors je luy peu faire,
Qu'il me donnat Syrie, et Cypres, et Phenice,
La Judee embasmee, Arabie et Cilice,
Encourant par cela de son peuple la haine ?
Ha ! pourrais-je oublier ma gloire et pompe vaine
Qui l'apastoit ainsi au mal, qui nous talonne
Et malheureusement les malheureux guerdonne,
Que la troupe des eaux en l'apast est trompee ?
Ha ! l'orgueil, et les ris, la perle destrempee,
La delicate vie effeminant ses forces,
Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces !
Quoy ? pourrais-je oublier que par la roide secousse
Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,
Qu'ils eust bien subjugez et rendus à sa Romme,
Si les songears amours n'occupoient tout un homme,
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
Pour revenir soudain hyverner en ma terre ?
Ou pourrais-je oublier pour ma plus grand'gloire
Il traîna en triomphe et loyer de victoire,
Dedans Alexandrie un puissant Artavade,
Roy des Armeniens, veu que telle bravade
N'appartenoit sinon qu'à sa ville orgueilleuse,
Qui se rendit alors d'avantage haineuse ?
Pourrais-je oublier mille et mille et mille choses,
En qui l'amour pour moy a ses paupieres closes,
En cela mesmement que pour ceste amour mienne
On luy veit delaisser l'Octavienne sienne ?
En cela que pour moy il voulut faire guerre
Par la fatale mer, estant plus fort par terre ?

En cela qu'il suivit ma nef au vent donnee,
 Ayant en son besoin sa troupe abandonnee ?
 En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,
 Alors que son Cesar prenoit toutes ses forces ?
 En cela que feignant estre preste à m'occire,
 Ce pitoyable mot soudain je luy feis dire :
 « O Ciel faudra-t-il donc que, Cleopatre morte,
 Antoine vive encor ? Sus, sus, Page, conforte
 Mes douleurs par ma mort. » Et lors, voyant son page
 Soy mesme se tuer : « Tu donnes tesmoignage,
 O Eunuque (dit-il), comme il faut que je meure ! »
 Et, vomissant un cri, il s'enferra sur l'heure.
 Ha ! Dames ! a, a ! faut-il que ce malheur je taise ?
 Ho ! oh ! retenez-moy, je... je...

CHARMIUM

Mais quel malaise

Pourroit estre plus grand ?

ERAS

Soulagez votre peine,

Efforcez vos esprits.

CLEOPATRE

Las, las !

CHARMIUM

Tenez la resne

Au dueil empoisonnant.

CLEOPATRE

A ! grand Ciel, que j'endure !

Encore l'avoir veu ceste nuict en figure !

Hé !

ERAS

Hé ! rien que la mort ne ferme au deuil la porte.

CLEOPATRE

Hé ! hé ! Antoine estoit...

CHARMIUM

Mais comment ?

CLEOPATRE

En la sorte...

ERAS

En quelle sorte donc ?

CLEOPATRE

Comme alors que sa playe...

CHARMIUM

Mais levez-vous un peu, que gesner on essaye

Ce qui gesne la voix.

ERAS

O plaisir, que tu meines

Un horrible troupeau de deplaisirs et peines !

CLEOPATRE

Comme alors que sa playe avoit ce corps tractable

Ensanglanté par tout.

CHARMIUM

O songe espouvantable !

Mais que demandoit-il ?

CLEOPATRE

Qu'à sa tumba je face

L'honneur qui luy est deu.

CHARMIUM

Quoy encor ?

CLEOPATRE

Que je trace

Par ma mort un chemin pour rencontrer son ombre.

Me racontant encor...

CHARMIUM

La basse porte sombre

Est à l'aller ouverte, et au retour fermee.

CLEOPATRE

Une eternelle nuict doit de ceux estre aimee,

Qui souffrent en ce jour une peine eternelle.

Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle

Qui libre veut mourir pour ne vivre captive ?

ERAS

Sera donc celle là de la Parque craintive

Qui, au deffaut de mort, verra mourir sa gloire ?

CLEOPATRE

Non, non, mourons, mourons, arrachons la victoire,
Encore que soyons par Cesar surmontees.

ERAS

Pourrions nous bien estre en triomphe portees ?

CLEOPATRE

Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à present ; que toutes les tenailles
De ces bourrelles Soeurs, horreur de l'onde basse,
M'arrachent les boyaux ; que la teste on me casse
D'un foudre inusité, ainsi que je me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille !

CHŒUR DE FEMMES ALEXANDRINES

1. Quand l'Aurore vermeille
Se voit au lict laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'ami caresser :

2. On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau suprême
Du Dieu au char doré :

3. Et semble que la face
De ce Dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient,

4. Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart,

5. De pompes et delices
Attrayans doucement,

Sous leur gayer blandices,
L'humain entendement.

6. Car veit on jamais ville
En plaisir, en honneur,
En banquets plus fertile,
Si durable estoit l'heur ?

7. Mais ainsi que la force
Du celeste flambeau
Tirer à soy s'efforce
Le plus leger de l'eau ;

8. Ainsi que l'aimant tire
Son acier, et les sons
De la marine Lyre
Attiroient les poissons ;

9. Tout ainsi nos delices,
La mignardise et l'heur,
Allechemens des vices,
Tirent notre malheur.

10. Pourquoi, fatale Troye,
Honneur des siècles vieux,
Fus tu donnée en proie
Sous le destin des Dieux ?

11. Pourquoi n'eus tu, Medee,
Ton Jason ? et pourquoi,
Ariadne, guidée
Fus tu sous telle foy ?

12. Des délices le vice
A ce vous conduisoit :
Puis après sa malice
Soymesme destruisoit.

13. Tant n'estoit variable
Un Prothee en son temps,
Et tant n'est point muable
La course de nos vents.

14. Tant de fois ne se change
Thetis, et tant de fois
L'inconstant ne se range
Sous ses diverses loix,

15. Que nostre heur, en peu d'heure
En malheur retourné,
Sans que rien nous demeure,
Proye au vent est donné.

16. La rose journalière,
Quand du divin flambeau
Nous darde la lumière
Le ravisseur taureau,

17. Fait naistre en sa naissance
Son premier dernier jour :

Du bien la jouissance
Est ainsi sans sejour.

18. Le fruit vengeur du pere
S'est bien esvertué
De tuer sa vipere,
Pour estre apres tué.

19. Joye, qui dueil enfante,
Se meurtrist ; puis la mort
Par la joye plaisante
Fait au dueil mesme tort.

20. Le bien qui est durable,
C'est un monstre du Ciel,
Quand son vueil favorable
Change le fiel en miel.

21. Si la sainte ordonnance
Des immuables Dieux
Forcluse d'inconstance
Seule incogneuë à eux,

22. En ce bas hemisphere
Veut son homme garder,
Lors le sort improspere
Ne le peut retarder

23. Que, maugré sa menace,
Ne vienne tenir rang,
Maugré le fer qui brasse
La poudre avec le sang.

24. On doit seurement dire
L'homme qu'on doit priser,
Quand le Ciel vient l'eslire
Pour le favoriser,

25. Ne devoir jamais craindre
L'Océan furieux,
Lors que mieux semble atteindre
Le marche-pied des Dieux ;

26. Plongé dans la marine,
Il doit vaincre en la fin,
Et s'attend à l'épine
De l'attendant Daulphin.

37. La guerre impitoyable,
Moissonnant les humains,
Craint l'heur espouventable
De ses celestes mains.

27. Tous les arts de Medee,
Le venin, la poison,
Les bestes dont gardee
Fut la riche toison,

28. Ny par le bois estrange
Le lyon outrageux,
Qui sous sa patte range
Tous les plus courageux,

29. Ny la loy qu'on revere,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau severe,
Qui l'homme blesme estraint,

30. Ny les feux qui saccagent
Le haut pin molestans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux constans,

31. Mais ainsi qu'autre chose
Contraint sous son effort,

Tient sous sa force enclose
La force de la mort ;

32. Et, maugré ceste bande
Tousjours en bas filant,
Tant que le Ciel commande,
En bas n'est devallant ;

33. Et quand il y devalle,
Sans aucun mal souffrir,
D'un sommeil qu'il avalle,
A mieux il va s'offrir.

34. Mais si la destinée,
Arbitre d'un chacun,
A sa chance tournee
Contre l'heur de quelqu'un,

35. Le sceptre, sous qui ploye
Tout un peuple soumis,
Est force qu'il foudroye
Ses mutins ennemis.

36. La volage richesse,
Appuy de l'heur mondain,
L'honneur et la hauteesse
Refuyant tout soudain,

37. Bref, fortune obstinee,
Ny le temps tout fauchant,
Sa rude destinee
Ne vont point empeschant.

38. Des hauts Dieux la puissance
Tesmoigne assez ici,
Que nostre heureuse chance
Se precipite ainsi.

39. Quel estoit Marc Antoine ?
Et quel estoit l'honneur
De nostre brave Roine,
Digne d'un tel donneur ?

40. Des deux l'un miserable,
Cedant à son destin,
D'une mort pitoyable
Vint avancer sa fin :

41. L'autre encore craintive
Taschant s'évertuer,

Veut, pour n'estre captive,
Librement se tuer.

42. Ceste terre honorable,
Ce pays fortuné,
Helas ! voit peu durable
Son heur importuné.

43. Telle est la destinee
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnee
La defaveur de Dieux.